

## Conférence

Patrice Huerre,  
pédopsychiatre

Ce thème des ruptures entre générations est un thème qui paraît important et intéressant à réfléchir à et à complexifier non pour le plaisir de la complexité mais pour éviter les simplifications qui, comme on le sait, répondent mieux aux angoisses de nos contemporains et préparent mieux le terrain à des réponses elles-mêmes simplistes.

Ce thème de la rupture entre les générations pose pour moi directement la question de notre capacité de discernement des sujets qui nous occupent. Et cette capacité de discernement peut croiser le chemin du piège du « c'est nouveau » comme quoi l'espèce humaine n'aurait jamais rencontré ces questions auparavant, que ce soit la violence juvénile, l'absentéisme scolaire, les conduites addictives, etc. Cette façon de penser est typiquement une façon de penser adolescente. L'adolescent est dans le présent, il estime que ce que ses parents, ses ascendants ont connu n'a aucune valeur, qu'il est en train de découvrir le monde et que, heureusement qu'il le découvre à sa manière puisque, jusque là, personne n'avait fait avant lui. C'est aussi typiquement une façon de penser de nos contemporains y compris au plus haut niveau de décisions : on est dans l'instant, dans le présent ; l'histoire, cela n'intéresse pas et l'avenir, on verra plus tard.

Cette assertion est pour moi très importante car c'est une façon de penser la violence juvénile comme une nouveauté qui elle se pose aussi au niveau individuel. Comment voulez-vous dans mon métier de soignant d'adolescents que je puisse envisager quoi que ce soit d'intéressant si je ne me penchais pas avec eux et leurs parents sur leur histoire ? C'est le premier point et quand on veut bien voir les choses comme ça, on s'aperçoit que cette question de la rupture entre les générations s'est déjà posée et a fait l'objet d'un certain nombre d'énoncés, y compris chez les plus anciens. Ainsi, vous voyez de nombreux témoignages historiques y compris dans l'Antiquité avec de grandes figures, Hésiode ou autres, qui disent qu'avec une nouvelle génération, telle qu'elle arrive, c'est la catastrophe assurée, que les enfants ne respectent plus les anciens, que le monde court à sa perte. Cela vise simplement à soutenir la position des adultes en place et ainsi à préserver leur propre image. A la sempiternelle question du « A qui profite le crime ? » on ne peut que répondre : à celui qui l'énonce. Ce n'est donc pas nécessairement une vérité.

Quant aux ruptures, on voit bien qu'il va y avoir des variations que je pourrai d'une manière caricaturale caractériser ainsi : les adultes aiment la jeunesse en temps de guerre et de révolution ; en temps de paix, beaucoup moins, elle dérange. Le jeune Barat, quinze ans, qui meurt en pleine révolution française, ça donne lieu à un tableau de David etc. Mais prenez les adolescents en temps de paix, leur agitation, leur tumulte dérange et les fait désigner du doigt de la plus haute Antiquité jusqu'à nos jours. Je pointerai justement pour illustrer cela deux, trois moments pour montrer que les rapports entre générations sont nécessairement conflictuels et qu'à l'oublier on risque de faire fausse route et que c'est au contraire cette conflictualité qu'il faudrait valoriser.

Par exemple, au Moyen-âge, vers la fin du 13<sup>ème</sup> siècle, le droit à l'accès au mariage est de 15 ans, âge moyen de la puberté par ailleurs. Au passage, j'en profite pour pointer la correspondance entre des repères physiologiques et juridiques dont on a perdu complètement la notion aujourd'hui ce qui fait que je plaide mais c'est un autre sujet pour un rajeunissement de la majorité qui collerait davantage avec les repères physiologiques. Puis, l'âge du mariage va

être repoussé jusqu'à 27 ans devenant une sorte de contraception sociale qui permet de préserver les avantages en place par rapport à la génération suivante jugée menaçante. Mais quand la peste arrive et qu'il y a un besoin des nouvelles générations, on va voir l'âge du mariage redescendre à 15 ans. C'est dire comme tout cela est conjoncturel et témoigne de notre capacité ou de notre incapacité à accueillir la génération suivante et quelles sont nos représentations de l'avenir.

Au 20ème siècle, à la Belle Epoque, et sur toute l'étendue du territoire, apparaît d'une façon magistrale la peur de la jeunesse. Dans cette période relativement unique où les grandes guerres du passé laissent la place à une période faste (on ne pensait pas qu'il y aurait la guerre de 14-18) avec les progrès industriels, les progrès de la médecine, bref, toute une série d'éléments font penser que l'on accède à une période beaucoup plus confortable et du même coup, on supporte moins bien la jeunesse. A l'occasion d'un fait divers, à savoir un mort pendant une bagarre entre deux bandes rivales au sujet d'une jeune fille dans le quartier de Belleville, le journaliste trouve bon de titrer sa rubrique dans un périodique qui tirait à un million d'exemplaires « Paris Apache » et par la suite, tous les jours, un fait divers juvénile est relaté dans cette rubrique au détriment de faits divers faisant intervenir d'autres tranches d'âges. Cela a eu pour conséquences de créer une image de la jeunesse très inquiétante et de faire naître des sciences humaines dont Gérard Roger est un représentant (la sociologie, la criminologie sont parties entre autres de cette crainte de la jeunesse). Apparaissent parallèlement des zones de vie particulières pour les adolescents, que ce soit le scoutisme, les Jeunesses Musicales de France, les Jeunesses Socialistes, les Jeunes Agriculteurs. Tout cela naît dans la foulée de cette peur de la jeunesse avec beaucoup de bonnes intentions.

Vous voyez comme on nous parle aujourd'hui de la jeunesse ; il suffit de regarder un siècle avant et on retrouve la même manière. 1908, à l'Assemblée Nationale : débat autour de la peine de mort. La peine de mort n'est pas abolie parce que, « avec une jeunesse pareille, vous n'y pensez quand même pas ! » Un certain docteur Lejeune écrit : « faut-il fouetter les Apaches ? » etc. Voici l'ambiance il y a un siècle ! Donc arrêtons de penser que ce qu'on connaît de notre temps, dans notre temps, est unique et nouveau, ce qui ne veut pas dire qu'il y ait des formes nouvelles et des évolutions.

Voilà une première représentation qui va naître : « ce sont eux les violents, ce n'est pas nous ». Ce sont donc bien les jeunes qui transgressent ; les adultes, eux, sont des anges ! Après, dans les années 50, une deuxième équation va s'établir : jeunesse égale maladie. Et là, on retrouve toutes les initiatives, bien attentionnées des clubs santé à visée préventive : la prévention d'une maladie juvénile qui, si on n'y prenait pas garde, aboutirait bien à des catastrophes. Il faut donc s'en préoccuper en amont et dans le même temps, on va s'occuper de la grossesse et du vieillissement non plus comme des phénomènes naturels mais comme des potentialités problématiques dont il faut se soucier très tôt. Et puis la troisième équation est apparue un peu plus récemment : jeunesse égale étrangeté. Les jeunes sont des mutants, des extra terrestres, il faut qu'on dépêche auprès d'eux des ethnologues et des sondes d'opinion pour savoir enfin à quoi ils pensent, ce qui les préoccupe parce que sinon, on n'en aurait aucune idée. Vous voyez comment, aujourd'hui, les représentations collectives qui s'accrochent à la jeunesse sont en même temps et par cumul, dangers, maladie et étrangeté à nous-mêmes.

## Conférence

Patrice Huerre,  
pédopsychiatre

## Conférence

Patrice Huerre,  
pédopsychiatre

Ces éléments très généraux posés, je vais essayer de ma place de voir ce qui a changé et ce qui est toujours stable dans nos représentations de la jeunesse. Commençons par ce qui est stable. On peut dire que les adolescents vont mieux qu'auparavant, en tout cas qu'il n'y a pas d'aggravation de pathologies comme on a pu l'entendre parfois. Les parents sont toujours au premier rang dans le hit parade de leurs valeurs. Aujourd'hui, ce qui compte le plus, et les enquêtes le montrent, pour un adolescent, c'est la qualité des relations avec ses parents. Ceux-ci n'en ont pas toujours conscience car c'est accompagné d'une cohabitation difficile, de disputes quotidiennes et multiples qui sont, en fait, autant de marques de l'amour que l'adolescent leur porte. S'il ne les aimait pas, s'ils n'étaient pas investi par lui, l'adolescent n'en aurait cure et pourrait cohabiter avec eux sans aucune provocation puisqu'on n'a aucune raison de provoquer ceux qui nous indiffèrent, la provocation étant toujours le signe de l'investissement dont on est l'objet.

Autre élément stable, ils ont toujours besoin d'une opposition intergénérationnelle comme cela se voit aussi dans le domaine animal au moment de la puberté en particulier. Ces conflits-là peuvent prendre des formes différentes aujourd'hui mais le fond reste le même. Dans le même ordre d'idée, ils ont besoin des adultes qui, au sens large du terme, reste un besoin tout à fait fondamental. En cela l'adolescent est proche du nouveau-né, il a besoin d'adultes qui, en même temps, le protègent et l'encouragent à ouvrir les portes du monde et il a besoin de ces deux dynamiques. Ainsi, quand on demande à des parents qu'est-ce qu'ils faisaient quand leur petit enfant explorait les prises électriques, ils vous répondent qu'ils l'en empêchaient car ils voulaient le maintenir en vie et le voir grandir. Pourquoi en serait-il autrement face à un adolescent qui se met en danger et qui a donc besoin d'adultes qui contiennent et qui en même temps ouvrent à la curiosité et à l'exploration ? Ce besoin reste tout à fait stable aujourd'hui et il est doublé du besoin de l'adulte en tant que transmetteur de sens et de valeurs. Il y a une véritable appétence de l'adolescent à cet égard et beaucoup d'adultes tombent dans le panneau du discours de l'adolescent quand il dit qu'il n'en a rien à faire alors, qu'avec la parole de l'adolescent, vous pouvez faire une traduction simple qui est de comprendre dans ce qu'il dit l'énoncé contraire. On peut à leur compte reprendre l'expression courante « tu me cherches ? ». Oui, ils nous cherchent. Et la question qui se pose alors est : est-ce qu'ils nous trouvent ? Sinon, ils risquent de nous chercher encore plus loin, plus fort et là, on retrouve une incitation de mineurs à la prise de risques, à l'exploration des limites d'autant plus dangereuse qu'ils ne nous ont pas trouvé dans un premier temps. Cela correspond aussi à un besoin de tenter de repérer où est l'adulte. A quoi il tient ? Est-ce qu'il tient ? Est-ce que si je le pousse, il bascule ce qui particulièrement excitant à court terme mais inquiétant à long terme puisque cela signifie que l'on ne peut pas compter sur les adultes ? Et alors, là, quelle misère et quelle détresse ! Cette exploration des figures adultes, à la maison, à l'école, dans la cité, est une exploration nécessaire pour se rassurer et ensuite, seulement ouvrir les oreilles sur ce qu'ils nous disent. C'est le même processus qu'avec un enfant de 9, 10 mois qui pleure et hurle. Si vous arrivez avec les meilleures intentions et lui expliquez que non, tout va bien, la vie est belle, etc. ses oreilles sont closes, il ne vous entendra pas. Mais, si, après l'avoir pris dans vos bras, balancé, que ses cris se sont tus et que seules les larmes coulent, alors, là, oui, il vous entendra. Il n'y a pas contradiction entre ces deux attitudes mais il n'y a pas simultanément. Le besoin de contenance doit donc se doubler de celui de la bienveillance car la bienveillance seule est aussi problématique que s'il n'y

avait que la seule limitation.

Tournons-nous maintenant du côté des changements. Peut-être que le premier point à noter même s'il est sur un terrain qui n'est pas le mien, est celui du collectif. En effet, on peut noter l'extension de la notion d'adolescence qui n'existait pas avant le milieu du 19<sup>ème</sup> siècle et qu'aujourd'hui plus personne ne peut définir. On a même rajouté de la pré et de la post adolescence ; bientôt tout le monde sera adolescent. C'était un des rêves de la génération de mai 68 que l'on ne vieillirait pas. Lorsqu'une génération nomme des personnes de près de 30 ans « adolescent », c'est pour rester dans l'illusion qu'elle-même n'a pas vieilli. Cette difficulté à situer un passage générationnel, pour la génération des adultes, laisse à la porte de l'âge adulte, tous ceux qui sont de la génération suivante et qui ne savent pas comment passer de l'autre côté puisqu'on leur dit qu'ils ne sont pas encore tout à fait près, tout à fait mûrs, pas assez formés, que sais-je encore ... . Et justement, la violence intergénérationnelle se situe peut-être là, maintenant, dans cette bienveillance, cachée sous des habits civilisés. On vous aime, on veut votre bien, c'est pour cela que l'on vous propose une formation, d'attendre, ... vous les Tanguy et autres. Mais cela cache mal, à mon sens, une grande violence car si, vous adolescents, vous passez à l'âge adulte, ça veut dire que, nous, nous passons à la génération des grands-parents. Or, nous n'avons pas du tout envie de nous vieillir, de nous rapprocher de la mort. Et la peur du vieillissement, de la mort est croissante dans une époque où le présent est déifié. Sous couvert d'égalité, on tend à une indifférenciation des âges, des sexes... Mais comment, si on est adolescent, se repérer pour grandir et construire s'il n'y a plus de différence ? Or, on sait bien que la construction passe par la reconnaissance de modèles et de contremodèles. Actuellement, on recherche un idéal de non rupture qui va paradoxalement aboutir à plus de rupture.

D'autre part, les adultes veulent remplacer maintenant le conflit par le consensus. Par un dialogue ouvert, on devrait arriver à s'entendre sur tout. Mais pourquoi cette peur d'une opposition de points de vue, de la conflictualité ? On voit fleurir des conférences de consensus où on doit aboutir à des points qui seraient consensuellement établis ; personnellement, je mets en place des conférences de *dissensus* où on essaye de repérer en quoi nos points de vue différent et, à partir de là, on tente de cheminer ensemble non pas pour trouver un accord sur tout mais pour comprendre ce qui anime le point de vue de l'autre. Entre générations, on voit donc la même chose. Aujourd'hui, la pire des choses pour des parents, c'est quand leur enfant leur dit : « je ne t'aime plus ». Nos arrière-grands parents n'en auraient pas été autant affectés. On voit une inversion de l'attente : ce ne sont plus les enfants qui ont besoin d'être aimés par leurs parents mais les parents qui ont besoin d'être aimés par leurs enfants et d'en avoir la preuve quasi quotidiennement. Cela ne laisse pas beaucoup de place aux conflits parce que, s'il y a conflit, c'est que l'enfant est fâché et donc qu'on a mal fait son travail de parent. Or, dans sa croissance, ne trouvant plus de figures auxquelles s'opposer, l'enfant risque de s'en prendre à lui-même : « si je ne réussis pas dans tel ou tel domaine, ce n'est pas la faute des adultes qui, eux, font tout ce qu'ils peuvent pour moi mais bien de la mienne et d'elle seule. » D'où une augmentation très forte d'auto sabotages (fugues, absentéisme, scolaire, scarification, tentatives de suicides, etc.). Au lieu de s'en prendre commodément à un extérieur qui ne s'en trouvera pas trop ébranlé, on retourne cela contre soi et on aboutit à ces auto invalidations dont il était question précédemment.

## Conférence

Patrice Huerre,  
pédopsychiatre

## Conférence

Patrice Huerre,  
pédopsychiatre

Enfin, du côté des adultes, il y a cette auto invalidation sous couvert de non compétences technologiques avec le sentiment que le monde change tellement vite que, nous parents, nous n'avons plus rien à transmettre. Cela aboutit, et j'en ai eu de très bons exemples pendant que je m'occupais des trop bons élèves, ceux dont personne ne se plaint, de la confusion, à notre époque, entre admiration et amour, résultats et personne. Or, l'enfant a besoin d'être rassuré sur l'amour ou l'intérêt que l'on porte sur lui, que ce soit ses parents, ses enseignants. Qui parmi vous, n'a pas été sensible à l'impact que cela a sur vos élèves? On a toujours plus de plaisir à travailler pour quelqu'un qui, a priori, vous crédite pour ce qu'il enseigne et qui va vous intéresser. Quand, à l'inverse, on vous crédite d'un manque d'investissement et que l'on part du postulat que vous n'y arriverez pas, il est rare que l'on ne se conforme pas à la prédiction, ne serait-ce que par respect des adultes qui en connaissent plus que soi et qui, s'ils pensent cela, ont de bonnes raisons de le penser. Combien de fois est-on confronté, en tant qu'adultes au dilemme de nos enfants : « Ce n'est pas parce que tu as (du verbe *avoir*) une mauvaise note que tu es (du verbe *être*) nul ! » Figurent ici tous les risques de ce qui peut être accroché à une identité adolescente : mauvais élève, délinquant, toxicomane, ...et pour eux, c'est plus facile de s'engager du côté d'une identité négative, dont ils auront les bénéfices à très courts termes, que de pas n'en avoir du tout ou d'avoir une identité positive dont ils n'auront les bénéfices qu'à long terme. Il faut se méfier de ces pièges-là. Toujours dans le même ordre d'idée, le dilemme admiration -amour va être un enjeu pour le narcissisme de leurs parents ou de leurs enseignants. Ainsi, quand on voit ces appréciations d'enseignants : « est nul », « qu'est-ce que vous faites là ? », « n'a pas sa place ici », ... on comprend que se rejoue, comme pour l'enfant battu devenu un parent maltraitant, tout ce que lui-même a pu subir. Enfin, l'enjeu pour le narcissisme des parents et des adultes en général est très prégnant d'où cette excitation précoce qui est vraiment problématique d'avant la puberté et qui voit le règne des lolitas ou d'une mode vestimentaire adolescente et non enfantine, une surstimulation avec l'idée que ce qui compte, c'est leur désir, leur plaisir immédiat et derrière cela, la satisfaction des parents qui réalisent à travers leurs enfants qu'ils excitent, les vœux de ce qu'ils n'ont pas pu réaliser. Cette excitation précoce, ce raccourcissement de la phase de latence, période pendant laquelle l'enfant se met à faire le ménage avec toute cette matière interrelationnelle, va créer une difficulté supplémentaire pour s'engager dans le processus d'adolescence. Il est important que les enfants vivent leur vie d'enfant et ne soient pas considérés trop tôt comme des adolescents.

On va avoir aussi un rapport au temps qui change, je parlais du temps présent qui est devenu l'unique référent aujourd'hui ce qui laisse la question des transmissions en souffrance car pour être adulte, il faut être propriétaire de son histoire. Et plus les populations sont vulnérables comme celles que je rencontre dans le cadre de mes expertises pénales et qui sont presque toutes en panne de transmission (ils ne savent pas d'où ils viennent, quelles sont leur origine), plus elles se retrouvent comme un socle sans fondation, manquant d'adultes qui leur permettent d'enraciner leur histoire individuelle. Tout ça amène à un constat assez constant dans le rapport des adolescents avec les adultes de la génération précédente : il devient difficile de trouver une figure d'adulte qui accepte de jouer une figure d'adultes. Personnellement, je trouve que c'est un très beau compliment quand un adolescent me traite de « ringard ». Ca veut dire qu'il a repéré que nous ne sommes pas de la même génération et pense que lui pourra faire beaucoup mieux ce qui donne une certaine pertinence à son point de vue

## Conférence

Patrice Huerre,  
pédopsychiatre

sur un certain nombre de sujets. Car tenir une position d'adultes, c'est se situer dans une temporalité qui n'est pas seulement le présent mais qui témoigne d'avant et imagine demain. Il est assez rare que des adolescents aujourd'hui en rencontrent, surtout quand, au nom d'un concept louable du plus grand choix possibles pour chacun, de destinées qui ne soient pas pré établies, on leur dit que tout est possible pour tout le monde. Or le « tout est possible » est très angoissant pour les plus vulnérables comme on peut le voir par exemple chez les adolescents en fin de collège pétrifiés par leur orientation et que rien n'intéresse. Ils ont tellement de possibles en tête qu'ils ne savent pas lequel choisir. Les voies toutes tracées pouvaient avoir comme mérite de servir de contre exemple et s'offraient comme modèles.

Je dirai pour conclure que cette question de la rupture intergénérationnelle est donc une question de liens : quelle qualité, quelles souplesse, quelle fiabilité les liens ont-ils ? Que ce soit entre adultes ou entre adultes et adolescents ?

Soit, nous sommes accrochés les uns aux autres et nous perdons notre liberté individuelle et le lien devient une entrave, soit c'est la rupture qui induit qu'il n'y aurait pas de salut individuel sans rupture. On voit d'ailleurs un certain nombre d'adolescents tentés par ce genre de ruptures (fugues, suicide...) partir au bout du monde, rompre avec leur famille comme seul espoir de réaliser une destinée individuelle qui serait entravée autrement par la proximité des personnes que l'on investissait jusqu'alors. Il existe néanmoins une voie moyenne : des liens qui permettent un travail de séparation sans rupture vis à vis de l'école, des parents... Il faut redonner du jeu dans les relations, dans tous les sens du terme par rapport aux apprentissages. On voit des enfants qui en sont privés crouler sous les jouets, mais avec lesquels personne ne joue et on les voit adolescents dans la cour du collège où c'est le coup de poing qui part. On voit des élèves, bons en primaire qui, au collège, décrochent : il n'y a pas de jeu avec les connaissances, les apprentissages, cela vient des expériences de jeu qu'ils n'ont pas pu avoir. Il faut absolument qu'on revalorise le jeu que ce soit à la maison où à l'école. On avait en France avec les classes maternelles un modèle envié dans le monde par cette capacité offerte aux enfants d'apprendre par le jeu. Je suis très affecté aujourd'hui quand je vois des enfants de moyenne section maternelle affectés de bulletins scolaires ! Cette souplesse, cette stimulation de l'envie de découvrir va être encore plus précieuse demain qu'elle ne l'a été par le passé. Il n'y a pas de groupe animal où le jeu social ne tienne une place considérable comme mode de régulation des enjeux intergénérationnels. Le jeu est un espace intermédiaire où peuvent se négocier des tensions entre générations pour qu'elles n'aboutissent pas à des ruptures.

La question de la rupture intergénérationnelle est finalement la question de notre capacité à transmettre. Que pense-t-on utile de transmettre quand tout ce qui est nouveau, extérieur, serait assimilé à du danger, une menace ? Et on sait bien le prix que l'on paye à préférer le familier au nouveau. C'est le rétrécissement, l'angoisse. Comment leur montrer que le familier est précieux, certes, mais que le monde extérieur est formidable ?

C'est cette capacité à accueillir du nouveau, que l'on a à transmettre, chacun à notre place, avec nos outils, nos références.

\* \* \*